

Études littéraires africaines

Entretien avec Heidi Toelle et Boutros Hallaq



Number 37, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1026258ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1026258ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(2014). Entretien avec Heidi Toelle et Boutros Hallaq. *Études littéraires africaines*, (37), 172–178. <https://doi.org/10.7202/1026258ar>

logie comparée des émotions théâtrales. Après tout, le théâtre chanté remporte en Europe un succès tout aussi comparable. Ce qui nous semble intéressant, c'est que le lecteur voit également, dans cette déclaration d'intention du dramaturge, le souci de définir une identité propre au public arabe, au moment où celui-ci émerge à peine. Le dramaturge rappelle le contexte matériel dans lequel il travaille, avec le soutien financier du khédivé, puis définit le goût de son public arabe, comme pour mieux faire advenir, par ce discours même, un champ littéraire théâtral auquel il aspire.

De tels efforts méritaient bien l'hommage que leur rend, à sa manière, ce livre passionnant.

■ Carole BOIDIN ⁵

*

Nathalie Carré : Histoire de la littérature arabe moderne : *une anthologie bilingue en deux volumes, le premier paru en 2007, le second en 2013, plus de 1 500 pages d'analyses et de traductions. Cette courte présentation permet de se rendre compte de l'ampleur de l'entreprise menée à bien. Quelles ont été les motivations de ce projet, et comment s'est-il mis en place, avec quels buts ?*

Heidi Toelle : Le projet est avant tout né d'un constat : il n'existait pas d'histoire de la littérature arabe moderne qui prenne en compte les derniers développements de l'analyse littéraire. Il s'agissait donc de tenter de combler un manque. Un groupe de recherche s'est constitué à Paris 3, mais en faisant appel à des spécialistes venus du monde entier, chacun choisissant de prendre en charge un auteur ou une période donné. Avec le second tome sous la forme d'une anthologie bilingue, nous poursuivions un triple but ; le premier, et le plus évident, était pédagogique : il s'agissait d'offrir un ouvrage utile aux professeurs de littérature et aux étudiants arabisants, qui peuvent avoir du mal à comprendre des textes dont la langue est difficile. Cependant, nous voulions aussi nous adresser aux comparatistes et, enfin, nous voulions permettre à un public, non spécialiste mais curieux, de découvrir ces textes en français.

Boutros Hallaq : Je souligne qu'il était important pour nous d'entrer dans une perspective de travail littéraire et non pas sociologique. Il ne s'est pas agi d'une sélection d'articles mais d'un travail en commun de longue haleine. Il s'agissait d'élaborer un plan et des

⁵ Université Paris Ouest Nanterre La Défense.

problématiques. Cela a nécessité de nombreux allers-retours afin de trouver la cohérence de l'ensemble.

Mais les deux tomes ont été conçus de manière conjointe dès l'origine ?

H.T. : Oui, les rédacteurs des chapitres publiés dans le premier tome avaient dès le départ réfléchi à des textes d'illustrations. Il était acquis que ces textes seraient fournis dans le second volume. Le travail de traduction étant toujours ardu, il a nécessité un certain temps.

B.H. : Pour les textes de la période que nous avons choisie, il faut aussi comprendre qu'ils sont très peu traduits et peu connus. Ils ne sont pas tous intéressants, mais ils participent cependant d'un mouvement intellectuel, et les rendre disponibles permet de mieux comprendre une dynamique et une évolution.

H.T. : Oui, comme ce texte publié dans *Al-Muqtataf* que nous avons traduit et qui traite du danger qu'il y a à laisser des romans entre les mains des jeunes gens. Cela montre bien la difficulté qu'il y a, à l'époque, à introduire la littérature dans la société arabe. C'est un exemple des débats et discussions qui agitent alors le monde intellectuel.

Justement, la Nahda – période plus connue en France sous le nom de « Renaissance arabe » – est une période d'intense stimulation intellectuelle, de réflexions nourries au contact de l'Occident. C'est cette période qui est au cœur des deux tomes de cette anthologie. Le désir de faire entendre les voix de cette période était-il au centre de vos préoccupations ?

B.H. : Les rapports entre la Renaissance arabe et l'Occident sont un fait assez connu. Cependant, une certaine tendance existe, qui tend à présenter le mouvement comme une simple « copie-adaptation » des littératures européennes. Nous voulions aussi montrer la dynamique interne de ce mouvement, qui n'est pas une simple transposition. Ses débats, ses réussites et exploits, ses choses moins intéressantes aussi. Mais il y a eu dès le départ, dès 1835, des œuvres en langue arabe véritablement créatrices.

H.T. : Par ailleurs, les textes de la littérature classique représentent une telle masse ! Mais celle-ci était évidemment connue des auteurs du XIX^e siècle. Cela impliquait une manière d'utiliser ce patrimoine de matière nouvelle, et forcément créatrice. Il y avait les apports occidentaux, certes, mais pas seulement, et il était impossible d'imiter bêtement.

La représentation de la littérature arabe dans l'imaginaire collectif européen est celle d'une littérature très riche mais qui, pourtant, se résume à quelques titres et auteurs disponibles : les Mille et une nuits, l'œuvre de Mahfouz, de Khalil Gibran... L'ouvrage avait-il également pour ambition de susciter des traductions ?

B.H. : La vision européenne de la littérature arabe reste très égocentrique, avec un intérêt marqué pour les textes « étranges », fantasques et fantastiques dont les *Mille et une nuits* peuvent apparaître comme le représentant-type. Le texte des *Mille et une nuits* est un texte très important, certes, mais dans l'évolution de la littérature arabe classique, il reste marginal. C'est une œuvre importante mais marginale et certainement pas centrale comme elle l'est en France. Et si l'on s'intéresse vraiment à l'œuvre classique en elle-même, elle n'est encore que très peu traduite ⁶ et n'a que très peu été étudiée, analysée de manière moderne, même dans le monde arabe, d'ailleurs. En France, deux ouvrages ont récemment été publiés chez Actes Sud : d'abord *Mutannabî, le prophète armé* de Patrick Mégarbané qui offre une réflexion anthropologique, ce qui est une vision assez nouvelle d'Al-Mutannabî et *Les Impératifs, poèmes de l'ascèse*, du poète et philosophe Ma'arrî. Ces poèmes ont été traduits par le même Patrick Mégarbané avec Hoa Hoï Vuong. Ils sont précédés d'une introduction très intéressante. Ce sont des perspectives nouvelles pour éclairer les œuvres.

H.T. : En tant que traductrice ⁷, je me permets une petite remarque : le problème qui se pose pour la traduction de la littérature arabe classique, c'est qu'elle est un exercice extrêmement difficile. Tout d'abord, la langue est extrêmement riche et demande beaucoup de travail. Imaginez qu'il y a en arabe vingt-deux mots différents pour exprimer le sentiment d'amour, en français, je n'en vois que trois.

B.H. : Trois seulement ?

H.T. : L'affection, l'amour, l'amitié.

⁶ Actes Sud est aujourd'hui la maison d'édition française qui traduit et publie le plus la littérature arabe. Pour ce qui est de la période classique, on peut mentionner trois anthologies sous la direction de Patrick Mégarbané : *Ors et saisons* ; le *Dîwan de Bagdad* et *Le Cant d'al-andalus*. Du côté des traductions complètes : *Le Livre des Sabres de Mutannabî*.

⁷ *Les Suspendues (Al-Mu'allaqât)*. Édition bilingue. Traduction et présentation par Heidi Toelle. Paris : Flammarion, coll. Garnier-Flammarion bilingue (GF 1241), 2009, 295 p.

B.H. : On peut ajouter la passion.

H.T. : Oui, mais cela ne fait jamais que quatre. Le recours aux adverbes et adjectifs est donc nécessaire... la traduction du vocabulaire pose donc déjà problème mais la structure même des formes, où prose et poésie sont toujours mêlées, peut également dérouter un lecteur occidental peu habitué à cette porosité entre les genres, à ces textes où, parce qu'il ne faut jamais être sérieux trop longtemps, les chemins de traverses interviennent sans cesse. Or, les éditeurs prennent peu de risques et le traducteur qui mène à bien sa tâche risque toujours, un fois le travail achevé, de ne pouvoir le publier. *Les Mille et une nuits* traduites par Galland ont complètement perdu cet enchevêtrement de la poésie au sein de la prose.

B.H. : C'est aussi un héritage de l'orientalisme européen, très influencé par une vision colonialiste (beaucoup des premiers orientalistes étaient des militaires) qui n'a changé qu'avec les années 1960-1970. C'est à partir de ce moment que l'on s'est intéressé véritablement à l'analyse littéraire, celle des formes.

Cette question des formes littéraires est passionnante... Comment peut-on essayer de « faire passer » les formes littéraires d'une tradition de lecture à l'autre ?

H.T. : Eh bien dans l'anthologie, j'ai tenté de traduire une pièce de théâtre. En arabe, celle-ci est en prose rimée, et elle est composée pour être en partie chantée. J'ai essayé de rendre compte de cela, sans savoir si c'était la meilleure manière de faire. Je ne sais pas vraiment ce que l'on peut en penser, mais je voulais faire comprendre qu'il y a dans l'original du rythme et de la rime.

J'aimerais en savoir plus sur le marché de l'édition et la circulation des textes : même si les traductions sont de plus en plus importantes – avant tout portées par les traductions d'auteurs contemporains –, quels textes sont publiés et circulent le mieux, lesquels sont oubliés ?

B.H. : Sur la scène éditoriale française, à part Actes Sud – et particulièrement la collection Sindbad, qui publie deux à trois textes par mois – il n'y a pas beaucoup de traductions. Le rapport des textes traduits est très faible en regard de la production des douze pays arabophones, mais aussi en regard des autres langues traduites. Donc ce qui est disponible en français ne constitue qu'une part minime de la production d'ensemble. Mais, comme nous l'avons souligné, la dimension économique entre forcément en ligne de compte : les éditeurs cherchent la rentabilité et il est difficile de l'atteindre avec des textes qui échappent aussi aux habitudes de lecture occidentales.

Lorsque Mahfouz obtient le prix Nobel de littérature, c'est une incitation suffisante à la publication, mais c'est loin d'être courant. Par ailleurs, les maisons d'édition publient ce qu'elles considèrent être le goût du lecteur. La perspective orientaliste est souvent encore présente et l'aspect sociologique intéresse davantage que le côté littéraire. Le phénomène Alaa el-Aswany en témoigne : *L'Immeuble Yacoubian* est ancré dans une réalité égyptienne et cette réalité sociologique prime sur la création littéraire. La reconnaissance de Mahmoud Darwich est aussi largement due à la défense de la cause palestinienne, mais il existe très peu d'études en français qui s'intéressent à son travail en tant qu'auteur littéraire. La question de la langue reste souvent une préoccupation périphérique.

En Afrique (par exemple au Mali ou au Nigeria), une production très marginale, mais existante, en langue arabe commence à se développer. Celle-ci est-elle identifiée au-delà des frontières de ces États ?

H.T. et B.H. : Très sincèrement, cette production nous est inconnue. La littérature soudanaise, elle, est très identifiée et circule largement ; mais pour ces pays, nous n'en avons jamais entendu parler.

Et dans les pays où la production littéraire est plus largement partagée entre arabe et français, comme le Maroc par exemple, existe-t-il des chemins de traverse entre les langues ?

H.T. : Pour ce qui est de la traduction, il s'agit, en fait, plutôt d'auto-traduction : les auteurs parfaitement bilingues – comme Boudjedra par exemple – écrivent en français et se traduisent en arabe.

B.H. : Pour les autres auteurs maghrébins, qui ne sont pas bilingues, sans être un spécialiste de la question, il me semble qu'ils ne sont traduits en arabe que lorsqu'ils ont éventuellement obtenu la reconnaissance « du Nord », en l'occurrence de Paris. Les écrivains francophones du Maghreb qui ne sont pas publiés via la France ne sont généralement pas traduits en arabe. La présentation de ces auteurs francophones du Maghreb, présentés d'une certaine manière comme arabes au public français, a d'ailleurs une influence sur les représentations et le fait que le reste de la production – en langue arabe cette fois-ci – reste à la périphérie.

Et pour ce qui est des productions en arabe dans le monde arabe ? Le mouvement de Nahda a largement été un mouvement qui dépassait les frontières des États. Cette circulation des idées et des textes est-elle encore d'actualité ?

H.T. : De ce point de vue, les textes circulent très bien entre les différents pays arabophones, notamment avec le rôle des grandes capitales littéraires. La littérature dite moderne, portée par la *Nahda*, est d'ailleurs principalement née au Moyen-Orient avant de se propager dans l'ensemble du monde arabe. Mais si les textes circulent encore aujourd'hui, il faut cependant remarquer que la littérature ne se lit plus vraiment. Il y a plusieurs raisons à cela : l'édition et le livre sont devenus très chers ; par ailleurs, la situation sociale dans la plupart des pays a entraîné la montée en puissance de courants traditionnalistes très prégnants. Le lectorat se tourne ainsi largement vers la littérature scientifique et technique ainsi que vers le livre religieux, bien plus que vers la fiction.

B.H. : Ainsi, et à Paris-même, alors qu'il y avait plusieurs librairies arabes qui pouvaient prétendre vivre de la littérature, il n'en reste aujourd'hui plus qu'une seule. Le livre religieux, largement subventionné par les Émirats ou le Qatar, a, au contraire, progressé. Il faut bien voir que ce que l'on appelle la modernité arabe a échoué partout, et la réflexion même sur la modernité est devenue suspecte. Une véritable inversion s'est donc produite depuis les années 1970, avec un centre de gravité qui bascule vers le wahhabisme. Cela touche la littérature aujourd'hui, mais de la même manière, les textes de la *Nahda* ne circulent plus et ne sont plus lus dans le monde arabe contemporain.

H.T. : Je voudrais cependant faire remarquer que, parallèlement aux phénomènes grandissants de censure et d'autocensure, des développements littéraires ont continué à avoir lieu, notamment avec le développement de la littérature féminine. Les tabous sexuels et religieux ont été remis en cause. Khairi Chalabi, par exemple, a largement dénoncé ce qui se passait sous Moubarak. Il y a donc eu une double évolution, même si actuellement, l'une a – malheureusement – largement pris le pas sur l'autre.

D'où l'importance de continuer à faire entendre le mouvement de la Nahda et les débats qui ont agité l'époque moderne au travers des textes suscités, particulièrement à l'époque actuelle ?

H.T. : Oui, bien sûr, il faut changer le regard sur la culture et la littérature arabes. La tragédie du monde arabe, c'est que la dynamique endogène qui s'y développe est sans cesse handicapée par des dynamiques exogènes.

B.H. : La littérature arabe est par ailleurs touchée par un phénomène nouveau qui est celui de la dialectalisation de plus en plus

poussée des textes depuis les années 1990. Certains, laissant une large place à l'arabe dialectal, sont devenus difficilement lisibles pour qui maîtrise avant tout l'arabe littéraire. C'est un phénomène important : est-ce que l'arabe classique va éclater en diverses langues nationales, à la manière du latin autrefois ? Dans les années 1960-1970, la lutte contre l'analphabétisme était importante et une langue médiane existait ; c'est de moins en moins le cas aujourd'hui. L'enjeu actuel est sans doute dans le passage d'une littérature élitiste à une littérature populaire. Dans le monde arabe, la maîtrise de la langue classique est une légitimation, et qui ne la maîtrise pas parfaitement peut se sentir pris en défaut. Finalement, Atatürk, en adaptant l'alphabet latin, a été réellement novateur. Pas seulement parce qu'il transformait l'alphabet, mais parce que la langue populaire devenait la langue officielle.

H.T. : Mais dans le monde arabe, il reste difficile de toucher à la langue, qu'il s'agisse de la grammaire ou du vocabulaire. Il n'existe même pas de dictionnaire raisonné. Le rapport à la langue sacrée est complexe. C'est un problème que les musulmans turcs ou iraniens ne rencontrent pas, mais que la société actuelle ne peut évidemment pas éviter.